

chaque minot de blé ou d'orge ont donné 20 à 26 autres minots ; les patates ont communément rendu 20 par un et le foin, 300 bottes par arpent ; les autres grains ont produit en proportion. Je citerai quelques exemples.

Deux cultivateurs aujourd'hui propriétaires sur lot 21 du 7^{me} rang, après avoir vendu leurs terres sur lesquelles ils vivaient péniblement, arrivèrent, l'année dernière, sur leurs nouvelles propriétés qu'ils payèrent \$275 les 126 arpents, sans autres richesses que douze quarts de farine et deux cents livres de lard. Ils avaient à nourrir deux familles de 9 et de 10 personnes. Pleins de force et de courage, ils défrichèrent sur chacune de leur terre, dès le premier printemps, 10 arpents qu'ils ensèmentèrent dans les mois de juin et juillet, et sur lesquels ils recueillirent chacun, de la semence de 1½ minot de blé, ½ minot d'orge, de patates, de navets, d'avoine et de blé sarrasin, la récolte de 13 minots de blé, une égale quantité d'orge, 300 minots de patates, 450 minots de navets, et plusieurs minots d'avoine et de blé sarrasin. Ils ont nourri leurs familles toute une année et ont vendu, pour \$60 de graine. Dès l'automne, l'un deux vendit 56 arpents pour une somme de \$200, quelques mois plus tard l'autre revendait une même étendue de terre pour \$300.

Deux autres frères avec une famille de quatorze personnes payaient en 1860 \$600 pour 126 arpents qu'ils refusent de revendre aujourd'hui pour \$1000. Dès ce printemps, ils défrichaient en ensèmentant 20 acres qui leur ont donné une récolte de 10 à 20 minots par un.

Ces faits que l'on croirait extraordinaires se sont pourtant reproduits sur 30 terres ouvertes dans le 7^e. et le 8^e. rang, concessions qui sont en grande voie de défrichement et où les terrains prennent une valeur considérable ; vendus naguère pour un prix très-moïque, ils valent aujourd'hui deux et trois fois leur premier coût : un lot payé £30 il y a deux ans, vient de se vendre £500.

Ces quelques détails dont je garantis l'exactitude donneront une idée de la qualité et des richesses du sol, de l'importance et des avantages de tout le township d'Aston et surtout de la paroisse de St.-Winceslas.

Telles sont, Monsieur le Rédacteur, les notes que j'ai recueillies sur le township d'Aston : voilà ce que l'on y voit et ce qui doit se reproduire dans les autres townships de l'Est.

Je profite de l'occasion pour inviter ceux qui veulent travailler à l'avancement de la colonisation, à faire quelques excursions dans nos townships pour y puiser tous les renseignements qui leur permettront d'en parler avec plus de précision et avec plus de connaissance.

La colonisation s'apprend dans les bois. Il faut quitter le bruit de nos grandes cités, s'armer du bâton de voyage, affronter les fatigues de la route et s'enfoncer dans la forêt. Il faut pénétrer jusqu'à la hutte du colon et frapper à sa porte ; il vous l'ouvrira, content de donner l'hospitalité. Votre nom de catholique vous gagnera sa confiance et celui de canadien-français éveillera en lui des sentiments qui n'y sont pas encore éteints. Il vous introduira dans sa cabane ; et le soir, assis près du feu qui illumine la maison, entouré de sa famille joyeuse et de ses amis accourus à la nouvelle de votre arrivée, il vous fera le récit de ses malheurs, il vous parlera de ses misères, il y ajoutera ses joies et il vous dira ses besoins. Le lendemain, parcourant son champ, vous verrez le fruit de ses labeurs, vous le consolerez sur ses succès et vous l'encouragerez dans ses espérances. Vous apprendrez de lui quels sont les besoins de la colonisation dans cette partie ; quel bien peut y faire ou le gouvernement ou les sociétés de colonisation, et quels moyens sont propres à lui amener de nouveaux compagnons. Et puis vous reviendrez dans vos foyers, enchantés de votre voyage, un peu fatigués peut-être, mais avec moins d'illusions et plus de connaissances exactes.

Je ne veux pas donner ici une leçon, mais je serai remarquer qu'il serait désirable que les employés publics des bureaux de colonisation voulussent bien aller visiter quelquefois les terrains qui sont sous leur charge et confier leurs ordres un peu moins souvent au télégraphe et à la poste ; leurs efforts auraient probablement un meilleur succès et la distribution de leurs *favours* serait plus équitable.

Je demanderai aux personnes qui végètent dans nos campagnes sans rien amasser, de sacrifier la petite somme de trois piastres pour aller dans ces townships où ils verront eux-mêmes les véritables avantages dont ils pourront profiter et où ils ne tarderont pas d'aller s'y établir avec leurs familles.

Que ceux à qui la Province a refusé une fortune qui les fasse vivre avec aisance, s'éloignent de leur lieu natal et s'acheminent vers nos terres encore incultes ; là, la patrie leur promet un héritage.

Que ceux qui vivent dans les misères et les privations, cultivant un étroit lopin de terre dont le revenu suffit à peine à payer les créanciers et laisse sans récompense les sueurs qui l'ont arrosé, cèdent cette terre ingrate à d'autres plus aisés et prennent le chemin des townships : là ils jouiront d'une vie plus douce et plus heureuse.

Qu'ils ne redoutent ni les fatigues, ni les misères : elles seront de courte durée. Que l'immensité de la forêt ne les effraie pas ; elle disparaîtra bientôt. Que la douleur de quitter un lieu chéri et de se séparer de ses amis et de ses parents ne soit pas un obstacle ; le sol qu'ils fouleront bas sera encore le sol natal. Ils y trouveront un peuple de frères et d'amis ; leurs ancêtres étaient les leurs ; leurs traditions, leurs mœurs, leur langue et leur foi sont les mêmes ; comme eux, ils sont catholiques et canadiens-français.

A. T. MARSAN.

(La Minerve).

Exemples que les animaux donnent à l'homme.

Les animaux, si l'homme voulait prendre la peine de les étudier avec soin, ne seraient pas seulement pour lui une cause de surprise et de plaisir par la diversité de leurs espèces, la beauté de leurs corps, la richesse de leurs parures. Leurs mœurs, leurs habitudes deviendraient une école où le roi de la création pourrait s'instruire, et souvent, en comparant l'usage qu'il fait de sa raison à celui que font ces créatures du seul instinct, rougir de lui-même et s'humilier devant le Seigneur.

N'est-ce pas une chose admirable que le soin empressé qu'ont les animaux de s'entraider et de se porter secours mutuellement ? Quand les grues émigrent, celle qui vole à la tête de la bande en qualité de guide, se sent-elle fatiguée, elle passe derrière, et aussitôt une autre la remplace. Les loups, bêtes cruelles et farouches, lorsqu'il s'agit de passer une rivière dont le courant rapide pourrait les emporter, s'attachent fortement par la queue, les uns aux queues des autres sans que nul se plaigne, et chacun se prêtant à l'intérêt de tous.

Si un animal a reçu une blessure, s'il a une plaie qui le fasse souffrir, un ami de son espèce vient lécher son mal et le guérir. S'il est tourmenté par quelque démangeaison à une partie du corps où il ne peut atteindre, un compagnon viendra lui rendre le bon office dont il a besoin ; il le gratte doucement, et à son tour réclamera le même service qui lui sera aussitôt rendu de la meilleure grâce.

L'homme seul, l'homme que la raison éclaire, que la religion instruit, foule aux pieds le devoir sacré de la charité envers ses semblables, et, dans son cruel égoïsme, demeure froid et sans pitié à l'aspect de leurs besoins !

Parlerons-nous de la tendresse pour les enfants qui leur doivent la vie ! Tous les animaux en donnent l'exemple aux hommes. La poule, oubliant sa timidité naturelle dès qu'un danger menace ses petits ; le pélican, brûlant ses ailes pour éteindre le feu qui menace sa chère couvée, nourrissant ses petits de son propre sang et mourant pour leur conserver la vie ; le colibri, défendant ses enfants au péril de ses jours ; la lionne, se laissant mettre en pièces pour garantir ses lionceaux ; l'araignée, portant ses petits dans une poche où elle les rassemble au moindre danger ; la perdrix, feignant d'être blessée pour attirer le chasseur loin du nid qui recèle les objets de sa tendresse ; tous les êtres, enfin, rappelant hautement à l'homme le devoir sacré que lui prescrivent Dieu et le sentiment de la nature. . . .

Que d'exemples, quelles leçons ! . . . Et la piété filiale, cette vertu tant méconnue de nos jours, le respect, l'amour des enfants envers leurs parents, les soins qu'ils doivent leur prodiguer dans leur vieillesse, les animaux nous en donnent aussi de touchants exemples : les jeunes cigognes, portant sur leurs ailes leur vieux père, leur tendre mère affaiblis par les années ; les lionceaux dressés au travail par leur père, lui apportant les fruits de leur chasse quand il ne peut plus lui-même chercher son existence au milieu des forêts, et attendant avec respect qu'il leur donne la part qui leur revient : admirables leçons, conseils éloquents, bien que muets dont l'homme devrait se pénétrer, qu'il devrait suivre dans leurs plus petits détails ! Mais, hélas ! il faut bien le dire, leçons méconnues, conseils qu'on n'entend pas ! Lois sacrées de la religion, l'homme vous foule aux pieds dans le délire de ses passions, comment respecterait-il les leçons et les exemples